

propre enfant, conçu d'elle et né d'elle ! Assurément tout le temps qu'elle le porta, la joie de sa divine maternité fut immense ; elle n'égala point toutefois celle dont son être entier fut subitement enivré au moment où elle vit de ses yeux, toucha de ses mains et serra sur son sein le fruit de ses entrailles !—Il est Dieu, et je suis sa mère !—De ces deux certitudes qui se joignaient en elle, égales de tout point, splendides comme l'évidence et s'éclairant mutuellement, deux sources de joie jaillissaient, semblables à deux torrents dont le mouvement simultané formait comme le flux et le reflux d'une incommensurable mer.—D'où vient-il ? où est-il descendu ? où me mène-t-il ? où me fait-il asseoir ? qui est-il ? qui suis-je ? que lui suis-je et que m'est-il ? Le Père qui l'engendre "dans les splendeurs des saints", n'est pas plus son Père que je ne suis sa mère, moi qui l'enfante en cette étable. Il reçoit de son Père sa substance et sa vie divines ; sa substance et sa vie humaines, il les reçoit de moi ; et Lui qui vit en même temps dans ces deux natures réunies, Il est un. L'unique Fils de Dieu est mon enfant ; mon enfant est le Fils de Dieu ! Je reçois un don ineffable ; mais ce que je reçois de meilleur et de plus beau, c'est de donner moi-même, et librement, et par amour, quelque chose à celui qui me fait ce don ; c'est de lui donner ce qu'il n'a pas, Lui qui est tout et possède tout, et qui me donne ce tout qu'il est et qu'il possède ; c'est de lui donner ce qu'il désire et ce dont il daigne avoir besoin, le sang de mon cœur pour devenir son sang, ma chair pour devenir sa chair, ma